

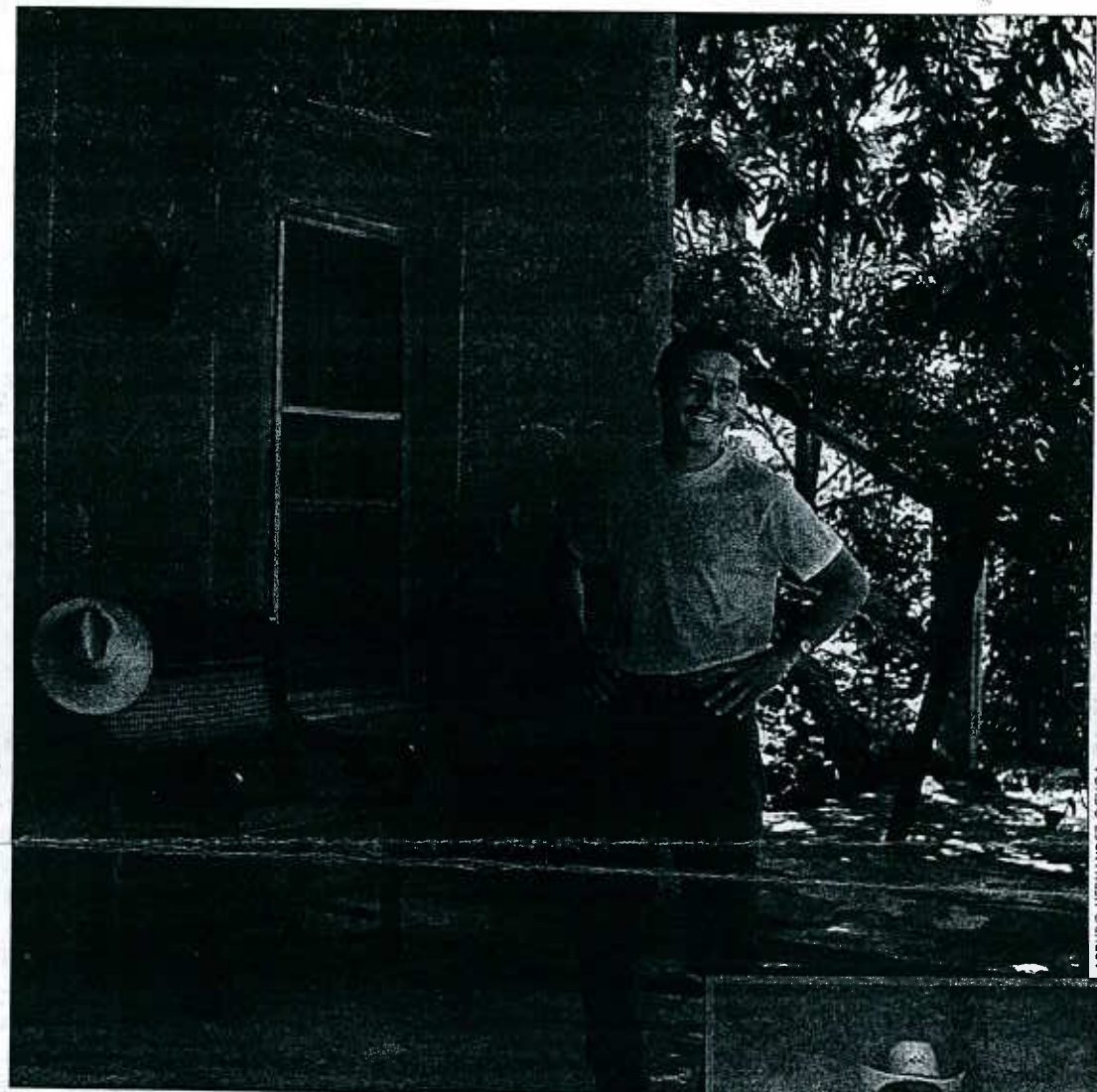
# Jorge, portrait d'un

**Alors que la petite paysannerie émigre vers les villes, un jeune mexicain a tenté le retour à la terre, en produisant du café. Avec succès.**

Les plants de café tapissent les collines. Celle-ci, et l'autre là-bas qu'on ne voit pas, une autre encore plus loin. Les belles feuilles dentelées font un masque opaque et des égratignures. On n'y voit pas à dix mètres. Jorge met ses mains en porte-voix et pousse un ululement. Trois notes. La dernière monte en point d'interrogation. Puis il se retourne, avec un ravissement de gosse. « C'est mon code avec mes ouvriers. Ils ne vont pas tarder. » A trente-trois ans, Jorge, l'ancien citadin, règne comme un prince insouciant sur ses 55 hectares de café.

Le café, c'est la principale ressource de la région de Xilitla, dans l'Etat de San Luis Potosí (centre du Mexique). Xilitla (nom indien qui signifie « l'endroit des escargots ») forme une enclave semi-tropicale environnée de hauts plateaux désertiques. Ici, le climat, humide et chaud, est favorable au café. Favorable mais pas idéal, à cause des gelées sévères à cette altitude d'environ 1 000 m. Vers 1950, le café était une véritable monoculture, tenue par des descendants d'Européens (des Italiens, des Allemands, et même une famille d'Arabes. Deux gelées plus tard, ils étaient beaucoup moins nombreux. Une timide diversification est en cours, avec l'essor de la culture des orangers et surtout des palmiers. Mais le café continue de faire vivre ici, directement ou indirectement, 70 % de la population.

Le désir de Jorge de « retour à la terre » avait des racines profondes. Son grand-père, fils de paysans, a



ARTURO HERNANDEZ OCHOA

été télégraphiste puis employé d'une compagnie d'aviation, avant d'acquérir un rancho (exploitation agricole). Le petit Jorge et sa famille y passent toutes leurs vacances, loin de la capitale Mexico.

Plus tard, Jorge entame des études d'administrateur d'entreprises, accomplit le traditionnel voyage initiatique des jeunes gens aux Etats-Unis, fait deux ans de gestion, est engagé à un haut niveau comme analyste financier. Il gagne bien sa vie, mais il s'ennuie. Un jour de 1986, son grand-père lui fait signe : « Un terrain se libère. Moi, je suis fatigué. Mais si tu viens, on l'achète. » Jorge ne réfléchit

*Jorge a quitté son emploi en ville pour investir dans le café, production la plus rentable du Mexique, quand on a un bon capital.*

*José Isabel Morales Sanchez, dit Don Chabelo : un lopin de maïs et cinq haricots noirs pour faire vivre ses cinq petits-fils, les pères ayant dû s'exiler en ville.*



BERNARD CORTEGIANI



# néo-rural mexicain

pas longtemps. Mexico est déjà à cette époque une cité monstrueuse, minée par la pollution et la délinquance. Il prévoit que dans cinq à dix ans, elle sera « invivable ». Et puis passer trente années dans un bureau « sans rien voir, sans profiter de rien... »

En 1986, les prix du café sont au plus bas. Jorge se lance dans l'élevage bovin. Il n'y connaît rien ? Qu'importe ! Il lit des magazines spécialisés et surtout, questionne ses amis d'enfance devenus eux aussi agriculteurs. C'est donc si facile de se lancer au Mexique ?

« Chez nous, les méthodes sont rustiques, explique Jorge. Pas comme chez vous, dans le Premier monde. L'insémination artificielle, par exemple, n'est pratiquée que dans quelques exploitations de pointe. » En 1993, Jorge expérimente un système de semi-stabulation. Résultat mitigé : « Il faut huit à neuf mois pour élever des veaux de boucherie avec ce



Le Mexique est le quatrième pays exportateur de café derrière le Brésil, la Colombie et l'Indonésie.

système, contre dix-huit mois en pâturage. Mais l'investissement est important, et ce ne sont pas 100 ou 200 bêtes qu'il faut pour faire de bons bénéfices, mais 2 000 à 3 000. » Alors pourquoi un gestionnaire aussi bien formé que lui s'est-il lancé dans l'aventure ? « Tu ne sais rien tant que tu n'as pas essayé une fois. »

De toute façon, l'aventure dure peu. Dès 1994, un voisin lui propose de reprendre sa propriété : une terre de 55 ha. La famille se cotise. En avril, l'affaire est conclue. En mai, une forte gelée au Brésil provoque un doublement des prix. Hélas, Jorge ne peut en profiter : « La première année, la récolte a été faible. La seconde, elle a été plus importante et j'ai profité d'une nouvelle hausse des prix. L'année dernière en revanche, la récolte a été presque nulle à cause de la gelée. Le café, ça peut rapporter gros, mais c'est beaucoup plus risqué que l'élevage. » Jorge a choisi le risque. « Ici, ce n'est pas comme au Chiapas, il n'y a pas une vraie culture du café, déplore-t-il. Alors, après les gelées, les gens se sont lancés dans l'élevage bovin. Mais beaucoup de petits paysans n'ont qu'un ou deux hectares, où ils mettent trois ou quatre bêtes. Avec ça, ils n'arrivent pas à vivre. S'ils avaient persévéré dans le café, ils vivraient mieux aujourd'hui. »

C'est plus facile à dire quand on a un capital familial et les reins solides. Jorge est un privilégié. L'immense majorité des agriculteurs sont des paysans misérables qui vivent dans les « communautés indigènes » situées autour du bourg de Xilitla. Il faut les voir, sur le marché, sur les chemins, hâves, tannés, dépenaillés. Ou bien saouls dans les cantinas, ces assemblages qui jalonnent la rue principale. C'est comme dans Le ventre de

Paris, de Zola : il y a les Gras (les métis, ou *ladinos*) et les Maigres (les Indiens et quelques *ladinos* pauvres). San Luis Potosí est l'un des Etats les plus déshérités du Mexique : la malnutrition est la règle et la mortalité infantile des plus élevées.

## Une paysannerie asservie et sans projets

José Isabel Morales Sanchez, dit Don Chabelo, âgé d'« environ soixante-neuf ans », habite la communauté de Petatillo, à deux heures de marche, par un sentier caillouteux, de Xilitla. Sur son lopin de quelques ares, il cultive un peu de maïs et des *frijoles* (haricots noirs, base de l'alimentation). Avec sa femme, il élève ses cinq petits-enfants, en l'absence de leurs pères, Pancho et Juan, partis comme *braseros* (clandestins) aux Etats-Unis. Une situation banale dans ces communautés où les jeunes, faute de travail, sont obligés de passer la frontière ou de s'exiler dans les grandes villes du pays (Mexico, Monterrey, Guadalajara). Ici comme ailleurs, la Révolution mexicaine de 1910 a certes attribué aux Indiens des terres communautaires prélevées sur les grands domaines. Mais leur surface n'a pas crû au rythme de la population.

Face à cette situation, le gouvernement, longtemps dominé par un parti unique, le Parti révolutionnaire institutionnel (PRI), a fait des choix très clairs : des aides, oui ; des projets de développement, pour quoi faire ? « Les travailleurs sont maintenus dans une situation de dépendance », analyse pudiquement Jorge pour ne pas lâcher le mot. Clientélisme. Nous vous aidons, votez pour nous. Les bénéficiaires ne sont pas dupes. Ils ont rebaptisé « *Pobreza* » (pauvreté) le programme Progreso. Et le programme « *Pro campo* » (Pour la terre) ? « *PRI Campo* », évidemment. ■

BERNARD CORTEGGIANI

## L'agriculture mexicaine en bref

Le Mexique est l'un des berceaux de l'agriculture dans le monde. On y trouve des traces d'humanisation du milieu dès le cinquième millénaire avant J.-C. De nombreux produits agricoles sont d'origine aztèque, et leur nom même est dérivé du *nahuatl* : c'est le cas de l'avocat (*ahuacatl*), de la tomate (*tomatl*), de la cacahuète (*cacahuatlalli*), du cacao et du chocolat (*xocolatl*). Le maïs est la culture la plus répandue. Il symbolisait la vie dans les civilisations préhispaniques (voir le livre *Les Hommes de maïs*, de Miguel Angel Asturias). Il sert toujours à fabriquer les fameuses *tortillas*.

Le café est la production qui génère le plus de devises, d'ailleurs que le pétrole depuis quelques années. Le Mexique est le quatrième pays exportateur de café, derrière le Brésil, la Colombie et l'Indonésie. Les agriculteurs, « enfants chéris de la Révolution », bénéficient d'une politique de subventions directes et de prix garantis qui bénéficie surtout aux gros producteurs. Ces aides de l'Etat coexistent avec de nouvelles mesures d'esprit libéral : ainsi, depuis 1992, l'*ejido*, la terre communautaire cultivée par les petits paysans, peut être vendue. Une occasion pour les gros de les plumer en toute légalité.